

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 mai 1888

## PAULINE

## DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

**P**AULINE rompit le cachet, et déchira l'enveloppe, déploya le papier qu'elle renfermait et fut obligée de s'appuyer de la main gauche au marbre de la cheminée pour ne pas tomber à la renverse, car ses genoux ployèrent sous elle. Les prévisions les plus funestes de la jeune femme se trouvaient dépassées ! L'écriture du corps de la lettre ne prenait pas la peine de se déguiser comme celle de la suscription. Cette écriture était celle du baron de Lascars ! Ce qui se passa dans l'âme de Pauline, nous n'entreprendrons point de le décrire ; nous dirons seulement que plus d'une demi-heure s'écoula avant que la malheureuse femme eût pu recouvrer assez de sang-froid pour lire d'un bout à l'autre le billet fatal et pour en comprendre le sens.

Voici ce billet :

“ Vous ne vous êtes point trompée, madame la marquise, en pensant me reconnaître à la soirée de la marquise de Langeac, malgré la couche de bistre qui fait de moi le plus bronzé des capitans retour de l'Inde et malgré le talent de mon valet de chambre qui métamorphose mes cheveux soyeux en chevelure presque crépue. Vous m'avez cru mort sans aucun doute, lorsque vos gens vous ont appris le brusque incendie de la glacière. Votre âme bonne et généreuse s'est apitoyée sur mon sort, je le présume, et vous avez honoré de votre pitié le gentilhomme plein de mérite qui venait de s'éteindre, ou plutôt de s'enflammer si fatalement à la fleur de son âge... (Excusez ce jeu de mots, je vous prie, en l'honneur de M. de Bièvre, qui met à la mode en ce moment ces gentillesses de langage !...) Séchez vos larmes, madame la marquise ! Celui que vous avez pleuré n'est pas mort ! il est vivant ! bien vivant ! très vivant ! Vous conviendrez volontiers, je pense, que depuis la visite, assez mal réussie, que j'eus l'honneur de vous faire cet automne à votre château de Port-Marly, j'ai mis dans ma conduite à votre égard toute la réserve désirable et la plus extrême discrétion. Je désirais reparaitre dans le monde ; mais comme je ne pouvais le faire sous mon vrai nom sans amener dans votre existence de regrettables perturbations, je me suis revêtu d'une individualité parfaitement solide, tout à fait vraisemblable et dont personne au monde (personne, vous m'entendez bien !...) n'aurait le pouvoir de me dépouiller. Vous avez vu, d'ailleurs, de quelle manière on m'accueille et quelle impression je produis lorsque je consens à raconter quelques épisodes véridiques de mon existence aventureuse... Je comptais vous revoir, madame la marquise, je le désirais d'une façon très vive et j'avais eu soin de me faire admettre dans la plu-

part des maisons que vous fréquentez habituellement. Cet espoir a été déçu. Autant je mettais d'ardeur à vous rechercher, autant vous mettiez d'obstination à me fuir ! Enfin, pour tout dire en un mot, depuis notre unique rencontre, vous n'avez pas quitté votre hôtel, dans la crainte de me trouver sur votre passage. Je pourrais m'étonner d'un procédé semblable. J'aurais le droit de vous dire que c'est mal reconnaître la modération, la réserve dont je viens de donner des preuves éclatantes... Oui, certes, j'aurais ce droit ; mais je me garderai bien d'en user. Ce n'est pas pour me plaindre que je vous écris ; le but de ma lettre est tout autrement sérieux, et je vais avoir l'honneur de vous le faire connaître. J'ai d'importantes communications à vous adresser, madame la marquise ; il faut que j'obtienne de vous, sans retard, un entretien de quelque durée... Je vous prie donc de vouloir bien m'accorder la faveur d'un rendez-vous, et remarquez que je sollicite lorsque je pourrais parler en maître... Je vous ai été présenté officiellement par madame de Langeac, l'une

dans vos mains vendredi soir et ne pourra tomber sous les yeux de M. d'Hérouville, j'en ai la certitude, car, en capitaine habile, j'entretiens des intelligences au sein de la place ennemie, et bon nombre de vos gens sont à ma discrétion absolue. Demain samedi, c'est nuit de bal à l'Opéra... Or, l'Opéra est un terrain neutre sur lequel les plus tendres amis comme les plus mortels ennemis se rencontrent et se coudoient ; personne n'ignore cela, et vous le savez comme tout le monde. Entre minuit et une heure du matin, enveloppez-vous dans un domino noir, attachez sur votre épaule gauche un nœud de ruban rouge ; descendez par l'escalier dérobé, sortez par la petite porte (tous les hôtels ont des escaliers dérobés et de petites portes ; il est impossible que le vôtre fasse exception à la règle générale...) glissez-vous dans un fiacre amené par les soins de quelque camériste discrète et faites-vous conduire à l'Opéra. Une fois arrivée, vous monterez au premier étage ; vous trouverez sans peine la loge numéro 21 (entre colonnes, côté du Roi) ; vous frapperez trois coups à la porte de cette loge et c'est moi qui vous ouvrirai. Je crois pouvoir compter d'une manière absolue, madame la marquise, sur votre empressement à m'accorder ce que je vous demande ; vous savez à merveille que cette entrevue sera sans danger pour vous, tandis qu'au contraire un refus de votre part entraînerait infailliblement les conséquences les plus funestes. Et d'abord, si dans la nuit de samedi vous n'aviez point parue, le vicomte de Cavaroc irait dimanche vous rendre visite en votre hôtel, je dois vous en prévenir. Lui feriez-vous refuser la porte par vos gens ? Vous me permettez d'en douter. A samedi donc, madame la marquise ; je suis heureux, par avance, d'un tête-à-tête qui me rappellera les plus chers souvenirs de ma vie, et je vous supplie de croire au profond respect et à l'obéissance absolue de votre passionné serviteur.

“ Vicomte de CAVAROC.”

## XIII

Après avoir lu jusqu'à la dernière ligne la lettre que nous venons de reproduire, madame d'Hérouville éleva ses mains audessus de sa tête, puis les croisa sur sa poitrine haletante avec un geste désespéré.

— Mon Dieu, balbutia-t-elle ensuite, j'avais crié vers vous et vous ne m'avez point entendue ! je ne pouvais trouver de protecteur qu'en vous... et vous m'abandonnez ! Je me sens à bout de forces, Sei-

gneur, et la souffrance a lassé mon courage ! L'heure de mourir est-elle venue ?... Je suis prête.

Selon la mode du dix-huitième siècle, Pauline portait à sa ceinture une *chatelaine* à médaillon émaillé, soutenant un gros paquet de breloques de toutes les formes. La jeune femme choisit parmi ces breloques une clef d'or microscopique et s'en servit pour faire jouer la serrure à ressort d'un meuble de bois de rose doublé d'acier, solide comme la caisse d'un fermier général malgré sa frêle et coquette apparence. C'est dans ce meuble, commandé par Tancrède exprès pour elle, que la marquise enfermait ses diamants. Du fond de l'un des tiroirs elle tira un petit flacon de modeste apparence, recouvert de papier bleu et bouché à l'émeri. Ce flacon renfermait un poison si violent que quelques gouttes dans un verre d'eau devaient suffire pour foudroyer l'homme le plus vigoureux. Pauline se laissa tomber à genoux.



Qu'est-ce que cette lettre ? demanda Pauline et de qui vient-elle.—(Page 116, col 3.)

des plus grandes dames de Paris ; je ne blesserais donc point les plus strictes convenances en me faisant annoncer à l'improviste dans votre salon ; mais je veux mettre toutes les formes de mon côté ; je comprends à merveille qu'il vous semblerait souverainement odieux de vous trouver entre le baron Roland de Lascars et le marquis Tancrède d'Hérouville, entre le passé et le présent, et je veux, autant que cela dépendra de moi, vous sauver la gêne de cette situation ambiguë. Je dis “ *autant que cela dépendra de moi*,” dans ce sens que, si vous refusiez de m'accorder le rendez-vous sollicité, il me faudrait bien avoir recours, pour l'obtenir, à des moyens extrêmes, malgré mon vif désir de n'introduire dans votre vie aucun élément de trouble et d'ennui. J'ai cherché quelque bon moyen de concilier toutes choses, au mieux de vos intérêts et des miens ; je crois l'avoir trouvé, et voici ce que je vous propose. Cette lettre sera